Sylvie PIERRE, *Jean-Christophe Averty, une biographie*

Paris, Ina, 2017, 340 pages

Jérôme Bourdon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13285>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13285

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 423-424

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Bourdon, « Sylvie PIERRE, *Jean-Christophe Averty, une biographie* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13285> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13285>

pourtant de ce thème un sujet d'actualité. Malgré quelques riches encadrés consacrés par exemple au « télécrate » Silvio Berlusconi, à l'*Oprah Winfrey Show* ou au télévangélisme, les auteurs se centrent particulièrement sur le cas français. Pour autant, ce manuel, très clair et lisible, permet d'aborder à nouveau frais, dans une perspective critique, les différents enjeux d'un média dont la fin est toujours annoncée, mais qui est fleurissant.

Georges Meyer

Cresspa, université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis,
F-75017
georges_meyer@yahoo.fr

Sylvie PIERRE, Jean-Christophe Averty, une biographie
Paris, Ina, 2017, 340 pages

Cette belle biographie de Jean-Christophe Averty, pleine de sympathie pour son sujet, se lit avec plaisir. Elle respecte les lois du genre de la biographie de l'artiste : elle débute par l'arrière-plan social et familial, puis, les chapitres sont organisés selon les étapes d'une vie de créateur, détaillant les influences (surréalisme et dadaïsme), les passions (le jazz), et les grandes œuvres ou périodes (Raisins Verts, adaptation des Verts Pâturages, d'Ubu Roi, show Halliday-Vartan, Autoportrait mou de Salvador Dali...). Enfin, la reconnaissance critique est discutée. Le choix du genre (une biographie classique de créateur) nous dit quelque chose de l'auteur du livre, du statut de la télévision, et de Jean-Christophe Averty.

Car il s'agit d'un créateur de télévision qui fait partie d'une génération de réalisateurs ayant connu une reconnaissance critique dans les années 1950 et 1960, avant que la critique n'ait renoncé à considérer la télévision comme un lieu de création (ce que l'université, à de très rares exceptions, n'a jamais fait). On aurait pu penser que l'ouverture de l'Institut national de l'audiovisuel (Ina) entraînerait une floraison de monographies d'œuvres et de créateurs, des thèses sur Marcel Bluwal ou Jacques Krier. Il n'en est rien. C'est l'influence sociale du média et ce qu'on pourrait appeler les études de représentation qui dominent l'exploitation des archives.

L'exception Jean-Christophe Averty est au fond ancienne. Car Jean-Christophe Averty a déjà bénéficié d'un livre interview par un des critiques de télévision déçus cités plus haut (Jacques Siclier, *Un Homme Averty*, Paris, J.-C. Simoën, 1976), et surtout de l'étude d'Anne-Marie Duguet (*Jean-Christophe Averty*, Paris, Éd. Dis voir, 1991), qui notait déjà que « l'œuvre » (mais faut-il mettre

des guillemets ?) de Jean-Christophe Averty était « sans équivalent dans le contexte télévisuel » (citée p. 6). Jean-Christophe Averty est singulier parmi les réalisateurs car il a affirmé une ambition créatrice ailleurs que dans le genre para-cinématographique de la fiction (la dramatique, puis la série), qui fut le lieu principal d'un éphémère « Art de la télévision » (voir à ce sujet le livre éponyme de Gilles Delavaud [*L'Art de la Télévision. Histoire et esthétique de la dramatique télévisée, 1950-1965*, Paris/Bruxelles, Ina/De Boeck, 2005]), mais dans celui, moins noble, de la variété (dénomination générique qu'il récuserait sans doute). Au-delà des auteurs cités, il a quelques fans et chercheurs (certains réunis dans une livraison de la revue *Cinémas* [André Gaudreault, Viva Paci, coords, « La télévision... selon Jean-Christophe Averty », 26, 2-3, 2016] qui complète très bien le livre de Sylvie Pierre). Mais une simple recherche sur Google montre bien qu'il s'agit d'un phénomène d'aficionados qui ne peut se comparer, en ampleur, à la reconnaissance longtemps acquise par les réalisateurs de cinéma (ou même, aujourd'hui, les auteurs de série de fiction).

C'est ici que le livre, pour riche qu'il soit, ressemble trop à un plaidoyer. L'auteur, qui a longuement fréquenté Jean-Christophe Averty et a eu accès à sa documentation, livre une information très riche mais avec très peu de distance critique. Je n'entends pas ici des réserves sur la qualité de l'œuvre, mais une mise en perspective qui ferait place aux jeux de force autour duquel se construit la notion « d'art », qui aurait pu s'inspirer d'auteurs très différents, Pierre Bourdieu vient à l'esprit, mais une analyse latourienne aurait été pertinente aussi. Par exemple, la relation de Jean-Christophe Averty avec les États-Unis, où il a beaucoup séjourné, obtenu un Emmy award, est mentionnée, mais, à l'instar des journalistes du temps, comme une façon de renforcer son statut et d'assurer sa reconnaissance. Or, cette légitimation américaine réclamait une analyse approfondie. L'auteur cite un article du magazine *Votre Chance* de 1966 qui dit que Jean-Christophe Averty est « le seul réalisateur de la télévision française détenteur d'un Oscar américain » (p. 255). Les États-Unis sont ici l'outil rhétorique d'une stratégie de valorisation qui méritait d'être prise en compte comme telle. Par ailleurs, nous n'avons pas de confirmation américaine de cette reconnaissance, et j'avoue ne pas connaître d'auteurs ou d'analystes de la télévision américaine qui mentionnent Jean-Christophe Averty comme source d'inspiration. Dans la livraison de *Cinémas* citée plus haut, une auteure invitée, Lynn Spigel, étudie Jean Christophe Averty « and his U.S. TV Contemporaries » (*Cinémas*, 26, 2-3, 2016, pp. 173-197). Si elle compare et note des convergences, elle ne signale aucune influence.

Indépendamment de ce processus de « ratification » américaine (plus ou moins imaginaire ?), la question des rapports Avert/États-Unis, son goût pour le jazz, pour une certaine modernité musicale et esthétique, méritait d'être approfondie (en termes sociologiques, à mettre en relation avec le milieu, les aspirations esthétiques et la génération de Jean-Christophe Averty). Ceci est un exemple parmi d'autres : l'information est là, le lecteur devra chercher lui-même l'interprétation.

Jean-Christophe Averty appartient aussi à la génération de premiers réalisateurs de télévision qui ont certainement cru que le médium serait le lieu d'une reconnaissance, et ont été déçus. D'où la haine de ce qu'est devenu la télévision au fur et à mesure qu'il vieillit. Même si Jean-Christophe Averty l'a exprimé avec une fureur particulière, elle apparaît banale – typique de cette génération de réalisateurs. Sylvie Pierre note justement que Jean-Christophe Averty a été considéré, à la fin de sa carrière, comme assagi, ayant fait des compromis, ce qui cadre mal avec l'idée de l'artiste provocateur dadaïste. Mais les nécessités de la carrière dans ce médium ont dû jouer. Bref, l'auteur de cette recension aurait aimé que Jean-Christophe Averty soit traité moins comme un individu, un météore, et qu'il soit un peu plus sociologisé, ce qu'on a pu faire avec des artistes infiniment plus reconnus que lui, dans de tout autres contextes (Svetlana Alpers sur Rembrandt [1988, *L'Atelier de Rembrandt. La Liberté, la peinture et l'argent*, trad. de l'anglais par J.-F. Sené, Paris, Gallimard, 1991], pour ne citer qu'un exemple), sans rien enlever ou ajouter à la question de la « qualité », mais en déplaçant la question. Cela aurait peut-être fragilisé ce qui me paraît être l'ambition de l'ouvrage : établir, après d'autres chercheurs, mais de façon beaucoup plus complète, le statut particulier d'un « artiste de télévision ». À cette réserve près donc, les « avertologues », les historiens et les sociologues de la télévision française trouveront dans ce livre précieuse matière à réflexions à la fois sur un individu, sur une œuvre et sur le statut de la télévision dans la société française.

Jérôme Bourdon

Université de Tel Aviv, IL-69978
jeromebourdon@gmail.com

Pascal PLANTARD, Agnès VIGUÉ-CAMUS, dirs, *Les Bibliothèques et la transition numérique. Les ateliers internet, entre injonctions sociales et constructions individuelles*
Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 212 pages

La fracture numérique s'est déplacée des équipements aux usages et les bibliothèques en tant que lien social pour les plus démunis, conscientes de ce problème,

jouent leur rôle de médiateur dans ce domaine. Cet ouvrage, sous la direction de Pascal Plantard, enseignant-chercheur à l'université de Rennes 2, spécialiste de l'exclusion numérique et Agnès Vigué-Camus, chargée d'études en sociologie à la Bibliothèque publique d'information (BPI), présente les ateliers internet comme des solutions pour opérer la transition numérique faisant de la bibliothèque un lieu inclusif ouvert à tous sans exception, un « centre culture à la plus-value humaine » (p. 10). Dans l'introduction (pp. 7-15), les deux directeurs de publication et Mathilde Servet, cheffe du service Savoirs Pratiques de la BPI, rappellent que très tôt les bibliothèques se sont posées en lieux de formation à l'utilisation du numérique, dès 1990, puis en 2012 avec ces ateliers informatiques. Face à l'utilisation de l'outil numérique, certaines personnes en difficulté se rendent dans les bibliothèques pour chercher des réponses. À la fois tiers lieu ou troisième lieu, selon la définition de Ray Oldenburg, la bibliothèque devient un lieu inclusif créant ainsi des relations sociales entre les différents publics. L'ouvrage est découpé en trois parties séparées en chapitres rédigés tour à tour par des contributeurs tous issus du secteur des bibliothèques.

La première partie, « La fracture numérique revisitée », est divisée en deux chapitres. Le premier, « La fracture numérique : visages et usages » (pp. 18-27), fait rapidement, mais judicieusement, le tour de la question de la fracture numérique « un nom qui nomme un mal qu'il faut soigner » (p. 19). Cette préoccupation augmente et a évolué avec le temps passant de l'inégalité d'accès aux outils à l'inégalité d'utilisation selon les groupes sociaux, de l'équipement à l'usage. « La fracture ne se réduit pas elle se déplace » (p. 20) créant ainsi « l'isolement social » (p. 21) dû à la pauvreté, mais aussi au manque de temps à y consacrer (enquête M@rsouin 2009). Le projet Inéduc mené entre 2012 et 2015 a conclu que « les inégalités éducatives liées aux usages du numérique, importantes chez les adolescents, dépendent beaucoup du territoire dans lequel ils vivent » (p. 25), ce n'est plus l'équipement qui bloque, mais le manque de connexion. La bibliothèque ne peut rester en marge de ces phénomènes d'inégalités renforçant le rôle social de ces institutions culturelles. Le deuxième chapitre « Rester connectés » (p. 28-70) reprend une enquête menée par la BPI lors des deux générations d'ateliers numériques mis en place, entre octobre 2012 et mars 2013, avec un cadre informel puis depuis janvier 2014, organisés en séances de 1h30 sur des thèmes précis. Deux études qualitatives portant sur 30 entretiens semi-directifs et une quinzaine d'observations dans ces ateliers ont permis de mettre